

## TRACES DU PAYSAGE RURAL ANCIEN SUR LE TERRITOIRE DE LA VILLE DE LIÈGE

Étienne HELIN

### *Summary*

*Nowadays, as before the Industrial Revolution, there is no sharp contrast between landscape and townscape. Liège's territory included not only the core of the City protected by mediaeval walls but also extended suburbs. Both types of neighbourhoods kept traces of traditional agricultural occupations. Woods, fields, meadows, vineyards are located. Various data are scrutinised : former place names, 19th century censuses dealing with agriculture and its manpower, cadastral maps. Origins and decay of such features are briefly surveyed.*

**MOTS-CLÉS :** paysage, agriculture traditionnelle, confins de la ville

**KEYWORDS :** landscape, townscape, traditional agriculture, borders of cities

Les géographes liégeois ont activement contribué à tirer au clair la question des confins de la ville, celle du va-et-vient des populations entre les villes et leurs alentours les plus proches, celles des fonctions citadines qui se dispersent dans les banlieues, tandis que subsistent des activités agricoles sur le territoire urbain. Les historiens, eux, n'ont pas oublié l'article pourtant centenaire de Joseph Halkin, sur *Le Bon Métier des vignerons* et *La culture de la vigne en Belgique*, avec son relevé des multiples endroits où, depuis le Moyen Âge souvent, des vignobles sont attestés [5], [6]. Ils doivent à O. Tulippe un panorama de *L'Évolution des exploitations agricoles dans les environs de la région liégeoise* [12] (à partir de 1830). À Charles Christians, ils sont redevables de pénétrantes recherches sur les tendances successives à l'urbanisation et à la ruralisation. En travaillant sur cartes ou sur le terrain, les géographes utilisent, lorsqu'il s'agit de distinguer ville et campagne, des critères moins discutables que ceux des historiens.

Faire confiance, en effet, à des définitions juridiques ou à des seuils démographiques (plus ou moins 2.000, 5.000 ou 10.000 hab.), c'est rester tributaires de circonscriptions administratives le plus souvent arbitraires [10]. Longtemps, les historiens ont adhéré au stéréotype d'une ville qui serait en tous points le contraire de la campagne, la rupture étant matérialisée par les remparts et fossés médiévaux. Bruxelles, Huy, Maastricht, à vrai dire, illustrent ce genre de contraste. Mais de plus en plus d'études récentes [3] découvrent une réalité nuancée : entre ville et campagne s'échangent, dans les deux sens, gens et marchandises, services et traits de la culture populaire.

Ici, il sera d'abord question de culture au sens premier du mot. Nous voudrions attirer l'attention sur une zone de transition entre la Vieille Ville et les villages de la Banlieue, de part et d'autre de la troisième enceinte des remparts (XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle). Elle correspond donc à la ville telle qu'elle se définissait jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, c'est-à-dire le territoire de la commune de Liège (avant les fusions de 1976), plus celui de Bressoux--Grivegnée, Angleur, Saint-Nicolas et Glain. Avant les démembrements opérés pour des prétextes politiques en 1795, ces localités font partie des faubourgs qu'elles prolongent dans toutes les directions. La ville couvre alors 2.964 hectares; à la veille de la Révolution, 55.000 habitants y vivent, dont deux-cinquièmes dans les faubourgs [7].

La forêt, élément capital du paysage rural traditionnel, a été la première victime des citadins : en 1846, il n'en reste plus que 23,7 ha (non compris, bien entendu, les parcs, promenades et bosquets) [1]. Son souvenir n'est transmis que par les toponymes : Fragnée (la frênaie), Saucy (la plantation de saules), Avroy (Arboretum, endroit planté d'arbres). Les résidus de ce dernier subsistent sur les hauteurs, à la limite de l'ancien domaine de Selessin : Bois l'Evêque, Bois d'Avroy, Vieux-Sarts et Sous les Vieux Sarts (entre la source du Laveu et les Grands Champs de Saint-Gilles, à proximité de l'actuel château d'eau), à ne pas confondre avec les plantations d'érables et de platanes, de part et d'autre du boulevard Kleyer, qui stabilisent d'anciens terrils de charbonnages. On peut en dire autant des anciens biens communaux de Liège, peut-être appelés *Glanum*, occupant vraisemblablement le versant sud du torrent de la Légia. La futaie a été radicalement extirpée en l'an

1204. Ils auront été d'autant plus précocement défrichés que c'est là que l'on aurait le plus anciennement exploité la houille. Il n'en subsiste que d'infimes traces : rues Bois-Gotha et En-Bois et lieu-dit Bois-Mayette (à Saint-Nicolas).

Si importante que soit la forêt dans l'économie rurale traditionnelle, les terres n'en constituent pas moins l'élément le plus caractéristique. A Liège, elles sont affectées à une foule de productions. On ne retiendra ici que celles qui sont attestées au Moyen Âge déjà et, à ce titre, doivent être considérées comme éléments archaïques du paysage rural.

Viennent d'abord les champs céréaliers affectés, par ordre d'importance en 1846, au froment (92 ha), au seigle (80 ha), à l'avoine (60 ha), à l'épeautre (25 ha). Sans entrer dans le détail d'autres céréales, signalons une survivance : le méteil (6,5 ha). Une autre figure, parmi les « plantes industrielles », c'est le chardon cardère (6,8 ha) alors que depuis plus de 40 ans William Cockerill a fabriqué et vendu partout ses machines à carder. Notons encore, parmi les « plantes fourragères », le succès mitigé des betteraves (50 ha, dont même pas un n'est réservé aux betteraves à sucre) et, malgré les maladies, la vogue des pommes de terre (222 ha) qui sont entrées dans l'alimentation humaine depuis plus d'un siècle.

Tandis que les 36 ha de vergers s'éparpillent sur les versants, les prairies fauchées et pâturées s'étalent dans le fond de la vallée sur 249 ha. Les plus caractéristiques sont les Prés Saint-Denis, à l'extrémité d'une île entre Outre-Meuse et Bressoux (actuellement : alentours du boulevard de la Constitution) et la Boverie. Ce dernier toponyme évoque aussitôt l'élevage : 1.041 bêtes à cornes, mais moins de 50 bêtes à laine et 543 porcs. Il est difficile de considérer la présence de plus de 1.200 chevaux et juments comme un indice d'activité rurale, car, en ville, ces bêtes servent davantage au charroi qu'au labour. Le chemin de fer vient à peine (en 1842) d'atteindre la station des Guillemins et jusqu'alors, la traction chevaline était requise pour transporter les voyageurs et les marchandises pondéreuses - la houille et les briques notamment - ainsi que pour l'armée. En cela, rien de spécifiquement rural. Par contre, subsistaient encore des animaux à l'état sauvage. A en croire le *Dictionnaire* de Ph. Vander Maelen (en 1831), les forêts d'Ougrée n'abritaient plus que « peu de loups » [13, 169]. Les derniers massifs boisés - à Gaillard-Mont et Bois-de-Breux notamment - ont surtout de la valeur en raison du droit de chasse que

l'on peut y louer. La pêche semble avoir été une ressource plus profitable. Les bras et les méandres de l'Ourthe, notamment le Fourchufossé (devenu l'actuel boulevard de Laveleye) étaient aussi poissonneux que la Meuse où abondaient encore brochets et saumons.

On trouve des jardins potagers ou d'agrément (respectivement 200 et 6 ha en 1846), un peu partout, aussi bien dans une ville comme Liège que dans les villages, de sorte que l'on ne peut y voir un trait qui serait spécifiquement rural ou citadin. Il n'en va plus de même lorsque les produits de la culture maraîchère font l'objet d'un commerce d'exportation. C'est le cas des légumes en primeurs qui étaient transportés à Maastricht en bateau et, à dos de botteresses (porteuses de hottes en osier), à Spa durant la saison touristique, à Verviers et même jusqu'à Malmédy. Le microclimat de la vallée de la Meuse explique sans doute ce fragile avantage qui a été anéanti lors du bouleversement des courants commerciaux par le chemin de fer. Le commun des cultures maraîchères a résisté tant bien que mal à la concurrence et aux lotissements : en 1950, elles couvraient encore 95 ha [2, p. 150].

A cette date, par contre, ce qui a complètement disparu, ce sont les vignobles et les houblonnières qui, en 1846 encore, occupaient respectivement 26 et 61 ha. La plupart des plans et des vues de Liège antérieurs au XIX<sup>e</sup>

distinctement : tandis que les plants de vignes occupent presque sans discontinuer les coteaux sous la Citadelle, au dessus de la rue Vivegnis (du wallon « Vingnis » et du latin « in vineis ») jusqu'au lieu-dit Sous-les-Vignes à Herstal, les perches à houblon s'alignent dans les quartiers des Venues, de Longdoz et de Bressoux.

Depuis la fin du Moyen Âge, le vin liégeois n'était apprécié que par les gens du cru... et encore. La vendange n'était abondante qu'une fois sur 5 ou 6; nos vigneronns avaient la réputation de couper les vins ou d'en falsifier l'origine. Rien d'étonnant à ce que le vignoble ait disparu et, ici comme le long de la Moselle française, qu'il ait cédé la place à la culture des fraises.

Le houblon liégeois avait meilleure réputation. Il servait à relever le goût des bières hollandaises, allemandes et, bien entendu, locales. Certaines variétés étaient fort alcoolisées, ce qui aurait permis d'en embarquer des tonneaux sur les voiliers naviguant sous les tropiques. En ce domaine aussi le moteur à vapeur a changé les habitudes alimentaires et les courants commerciaux.



**Figure 1** - Tracé caractéristique des parcelles d'un vignoble  
 Légende : en gris, le versant de la plaine alluviale et les glacis de la Citadelle  
 Source : Plan parcellaire de Blondin, ingénieur de la Ville, Liège, quartier du Nord, vers 1860  
 Echelle de l'original : 1/1250

Bien d'autres traces attestent davantage que des souvenirs : l'importance durable du secteur primaire parmi les fonctions jadis assumées par la ville de Liège. Sur les 32 « Bons Métiers » (= corporations) qui participaient au gouvernement de la Cité, trois étaient en rapport direct avec la production alimentaire, et pas seulement avec le commerce des vivres : selon la séquence traditionnelle, les « cherwiers » (ceux qui utilisent la charrue), les vigneron (y compris les maraîchers) au nombre de plus de 300 au XVIII<sup>e</sup> siècle, les pêcheurs. La suppression du carcan corporatif n'a pas fait fondre les effectifs de la main-d'oeuvre. En 1846, alors que la Commune compte 75.960 habitants, on y recense 1.816 « membres de la famille occupés habituellement aux travaux agricoles », dont 970 femmes; 125 domestiques et 89 servantes. Les journaliers ne sont pas directement recensés, parce qu'ils passent d'une occupation à l'autre, mais on évalue à plus de 67.000 le nombre de journées de travail prestées par les hommes dans l'agriculture et à 41.000 celui des femmes. Celles-ci ont un salaire quotidien moyen de 75 centimes; les hommes touchent 1 franc. Dans de telles conditions, la plupart s'efforcent de cumuler plusieurs occupations [1], [9].

Plusieurs institutions remontant à l'économie essentiellement rurale du Haut Moyen Âge se sont maintenues jusqu'à la Révolution. On a mentionné ci-dessus les droits de chasse et de pêche. Une vieille abbaye bénédictine comme Saint-Laurent prétendait, encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, percevoir la dîme dans les jardins d'Avroy [8].

Les vestiges de bâtiments ruraux sont devenus rarissimes; cela tient au fait que la micropropriété l'emportait de manière écrasante. Sur 1.051 exploitations rurales, 884 mettent en culture moins de 2 ha chacune; 13 seulement ont plus de 10 ha. Les proportions sont du même ordre dans les quartiers qui faisaient jadis partie de la ville : Angleur, Grivegnée, Saint-Nicolas, Glain. En 1950, sur 1.870 exploitations recensées, 1.606 ont moins d'1 ha. Dans ces conditions, il est normal que les habitations soient, elles aussi, de petites dimensions et, de ce fait, plus exposées à de complets remaniements [1], [2]. Il sera donc difficile de se figurer à quoi ressemblait l'habitat rural traditionnel et plus malaisé encore de reconstituer la place qu'il occupait dans l'ensemble d'un paysage encore imprégné de traits campagnards. Une investigation méthodique des documents d'archives et du Cadastre s'impose et, en attendant, contentons-nous de trois exemples. En 1726, lors de la location d'une maison du milieu de la chaussée Saint-Gilles,

le propriétaire signale, parmi ses « commodités » (= avantages), le fait que la cuisine est séparée de l'étable. Le plan dit de Blonden (vers 1860), dressé à l'échelle de 1/2500, montre une ferme sise au Haut-des-Taves et dont les bâtiments sont au moins aussi étendus que ceux du charbonnage de La Batterie. Le temps n'était pas encore aboli où l'Industrie cohabitait avec l'Agriculture.

Le même plan parcellaire de Blonden conserve la trace du plus ancien des vignobles liégeois : Vivegnis (figure 1). Perpendiculairement au faubourg de ce nom, les parcelles ont la largeur d'une modeste maison, mais elles sont 10 à 15 fois plus longues. Elles gravissent la pente raide qui sépare la plaine alluviale du rebord de plateau couronné par la Citadelle, bénéficiant ainsi du soleil matinal. Lors des partages successoraux, les parcelles ont été divisées en étroites languettes parallèles, de manière à ce que chaque héritier jouisse du même ensoleillement. Au sud-ouest, au-delà du chemin des Six-Cents Degrés qui longe les ruines des remparts du XIII<sup>e</sup> siècle, la disposition en plan est analogue, à ceci près que la subdivision est moins poussée. Les communautés religieuses sont nombreuses entre les Frères Mineurs et les Carmélites du Potay et les biens de main-morte ont un statut juridique qui s'oppose au morcellement. Plus à l'est, au contraire, au lieu-dit Derrière Coronmeuse, les parcelles en languettes sont plus étroites que partout ailleurs.

Avant le Cadastre primitif (1809-1834), plusieurs fragments de rôles fiscaux - le XX<sup>e</sup> denier, l'impôt sur les Vitres et les Bonniers, le Jet de Taille d'Avroy - attestent à la fois l'importance des activités agricoles et le morcellement des propriétés. Toutefois, aucun document ne se prête à la reconstitution de statistiques permettant de remonter au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est ce qui empêche d'étayer l'hypothèse la plus probable, à savoir qu'à cette époque Liège, ainsi qu'une foule de villes européennes, a vu trop grand en s'entourant d'un périmètre de remparts qui protégeaient des espaces non encore bâtis. Lorsqu'au XIV<sup>e</sup> siècle survinrent des famines, les pestes et les guerres qui durant deux siècles cassèrent la croissance urbaine, les murailles eurent à défendre des champs et des vignobles, des prairies et de vastes jardins de couvents. Tout s'est passé comme si des villes dans l'enfance avaient dû s'accommoder de vêtements taillés pour adultes. Des plans de villes comme Leuven ou Aachen, gravés au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle, font voir distinctement les cercles concentriques de 3 fortifications successives; entre l'enceinte du XII<sup>e</sup> siècle et celle du XIII<sup>e</sup>

n'y a parfois d'autres maisons que celles qui longent les rues joignant deux portes fortifiées [11]. A Liège, la genèse typique de ce plan radio-concentrique a été en plusieurs endroits contrariée par le relief et par le cours du fleuve et de ses bras. Il n'empêche que de vastes espaces verts subsistent *intra muros*, tandis que les faubourgs assument des fonctions commerciales. Il ne s'agit pas de nier le rôle des remparts ni les différences qui séparent citadins et paysans. Pourtant, de nos jours, les historiens mettent l'accent sur les échanges et la complémentarité entre villes et campagnes. Ces échanges ont toujours existé, mais, à Liège, ils n'ont été accélérés qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, par une série de facteurs : la destruction de la cathédrale Saint-Lambert déclenchant, de proche en proche, la réorientation des courants de circulation; l'emplacement de la gare des Guillemins qui fait basculer vers le sud le centre de gravité de l'agglomération; la multiplication des chemins de fer, des tramways et des autos individuelles qui, en permettant que se distancient domiciles et lieux de travail, font, chaque jour un peu plus, éclater l'agglomération.

Quelques traces du paysage rural ancien subsistent çà et là. Elles nous rappellent qu'il n'y a de changement radical que dans la longue durée.

#### RÉFÉRENCES

- [1] - , 1850, *Agriculture. Recensement général du 15 octobre 1846*, III, Ministère de l'Intérieur, Bruxelles, p. 531. Toutes les superficies rapportées à cette date sont mesurées en hectares. Celles qui sont exploitées totalisent 1.283 ha. L'étendue de la commune est alors de 1.897 ha, y compris parcelles bâties, voirie, cours d'eau, etc.
- [2] - , 1950, *Agriculture. Recensement [...]*, Bruxelles, 150 p. A cette date, la superficie agricole n'était plus que de 208 ha par rapport à une superficie cadastrale de 2.269 ha.
- [3] BARDET, J.P., 1983, *Rouen aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Les mutations de l'espace social*, SEDES, Paris, 2 vol.
- [4] BARON, C., 1970, *Conférence restée inédite, sur la vigne et le houblon, leur localisation, leur rendement*. Des plans et une partie des résultats obtenus par l'auteur seraient conservés à la bibliothèque de la Société Royale Le Vieux Liège.
- [5] HALKIN, J., 1895, Le bon métier des vigneron, *Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne*, 2ème série, XXIII<sup>e</sup> 8-133.
- [6] HALKIN, J., 1899, La culture de la vigne en Belgique, *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire*, IX, 24-28, 79-91.
- [7] HELIN, E., 1963, *Le paysage urbain de Liège avant la révolution industrielle*, Liège, p. 35, 141-154.
- [8] HELIN, E., 1968, L'abbaye de Saint-Laurent et la genèse d'un quartier à Liège, *Saint-Laurent f...] Mille ans d'histoire*, 207, 214 n° 10.
- [9] HELIN, E., 1993, La pluriactivité, indice de diversification économique et de mobilité sociale, *Studia Historica Oeconomica, Liber Amicorum Herman van der Wee*, Leuven University Press, 117-118.
- [10] LEBOUTTE, R., 1993, Le phénomène urbain : genèse et évolution, *Croissance démographique et urbanisation*, Séminaire international de Rabat de l'Association des Démographes de Langue française, PUF, Paris, 17-25.
- [11] MERLAN, M, 1647, *Topographia germaniae*, Westfalen, édition anastatique en 1981, Bärenreiter, Basel, 6 et 40 (entre autres).
- [12] TULIPPE, O., 1938, Evolution des exploitations agricoles dans les environs de la région liégeoise, *Travaux du Cercle des géographes liégeois*. III, 466-473.
- [13] VANDER MAELEN, P., 1831, *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, Etablissement géographique, Bruxelles, 128 et 169.

Étienne HELIN  
Rue Henri Maus 141  
4000 LIÈGE